

Ardente paille

*Mes jours s'en sont allez errant
Comme, dit Job, d'une touaille
Font les filez, quant tisserant
En son poing tient ardente paille :*

*Lors, s'il y a nul bout qui saille,
Soudainement il le ravit.
Si ne crains plus que rien m'assaille,
Car a la mort tout s'assouvit.*

Villon, *Testament*, vv. 217-224

1

on appelait ça des poèmes

c'étaient des machins minuscules
qu'on poussait par-ci par-là
qu'on abandonnait qu'on reprenait

c'étaient de petits bidules
qu'on montait démontait
remontait
on y ajoutait des roues
quand on y pensait
on les prenait pour des riens
on les tirait par la queue

ça s'arrêtait ça repartait
ça bâillait ça pionçait
on pensait que ça miaulait

parfois on les engueulait
parfois on les laissait faire
on était souvent
à leur courir derrière

on en avait toujours plein le coffre
et sur les sièges arrière

c'est vrai qu'ils faisaient notre affaire

2

Un poème ça démarre aussi, comme ça,
du plaisir de voir une fourmi
escalader une boule de terre sèche ;
puis ça part aussi, comme ça,
dans tous les sens,
un peu nulle part un peu partout ;
mais obstiné,
comme la fourmi —
essayez seulement, pour voir,
de la, de le, dévier.

Et ça s'arrête aussi, comme ça,
de l'autre côté de la terre —
je veux dire de la boule de terre ;
gentiment, comme déposé,
sans chute, léger
comme une fourmi.

3

La clef (I)

J'ai trouvé la Clef. Simple et nécessaire comme un axiome.
Devant une clé d'une telle beauté on ne se pose pas la question de ce qu'elle ouvre.
Bien plutôt les gonds s'impatientent les verrous exultent
les Portes entières rendent hommage.

4

Étendu sur une chaise longue
je compose un poème
longuement, patiemment —
il est beau ;
pas assez pourtant
pour que je me lève et lui donne
forme moins éphémère ;
aussi il s'efface
comme la trace que je regarde
d'un avion dans le ciel pur
filer lentement
vers le néant.

5

le nègre n'écrit qu'en maigrissant
qu'en maugréant
qu'en maudissant

il ne boit que de l'encre
par la fente noire de ses lèvres

il ne fait qu'écrire, le nègre

qu'écrire la nuit, qu'écrire le soir
qu'écrire le noir

il ne fait qu'écrire, le nègre

des lettres de menaces aux déchiqueteuses
des bouts rimés aux empanachés
de longues factures à ceux qui attendent
une lettre d'amour

sa peau est un parchemin
il s'écrit, le nègre
il ne fait que s'écrire

quand il a rempli la joue droite
il entame la gauche, le nègre

au Grand Soir
quand il voudra s'effacer, le nègre,
montre que tu es le plus fort,
Seigneur,
laisse-lui le dernier mot.

6

un poème qui
ne sera pas comme moi pressé d'en finir
offrira au scribe que j'en serai
pleins et déliés hampes et jambages
le sens de l'encre répandue

un poème qui me fera asseoir
sur ses bords
m'y mirer m'y perdre

un poème qui me puisera
m'épuisera

un poème qu'après lui il faudra
dans les balbutiements d'une langue perdue
retrouver un à un les fils
et les retendre

un poème qui
prendra ma place
mangera à ma table
videra mon verre

rira un instant avant
que l'envie m'en vienne

7

Tout juste après la première virgule,
c'est toujours comme ça,
la poésie fout le camp.

Elle va se tapir dans la marge,
là où elle sait que je ne peux pas l'écrire.

Plus tard je la retrouve avec les chats sous la chaudière
ou mêlée aux bonbons de la bonbonnière.

Quel bordel cette maison !

Patiemment je monte mon piège
avec le début d'un mot
fréné-
et la fin d'un autre
-licieuse

elle sortira
elle viendra grignoter
elle ne pourra pas s'en empêcher
c'est toujours comme ça

que je l'attrape

d'ailleurs, j'ai plein de temps sur les bras
et un verre de vin frais sur la table

il fait bon ici
à écouter les chats sous la chaudière
sucer les bonbons à la violette
c'est ceux-là qu'ils préfèrent

8

(on essaie toujours de lire à travers le poème comme s'il s'agissait d'une vitre embuée)

je choisis des mots
même s'ils veulent dire quelque chose

les chemins, les ajoncs, les guêpes, l'ombre

la terre grumeleuse, les heures, les plages

avec tout ça je fais un objet
et le présente

l'objet se tient tout seul debout dans le vent

9

Dieu adepte de la repentance

Argument : Dieu se repent de la Création et de la deuxième chance donnée à Noé ; on ne l'y reprendra plus.

Je ferai comme eux :
acte de repentance.

Je me suis déjà repenti
une fois je le sais ;
et j'ai voulu les noyer
comme on noie les petits chats.

Mais déjà je me repentai de mon repentir
et j'appelais Noé à la barre.

Rien de tout cela cette fois ;
cette fois, c'est pour de bon.
Je n'ai d'ailleurs rien à faire :
il suffit de ne pas les interrompre.

Ils compissent et conchient leur nid
quand ils n'y boutent pas le feu.
À peine si certains se souviennent
de Paris de Lisbonne
de Kuala Lumpur ;
que c'étaient des villes
qu'ils ont un jour habitées
avec des jardins des ponts
des enfants des amoureux.

Ils les ont quittées à la hâte
laissant pans de béton bras de ferraille
odeur de souffrance
de sang séché.

Dire que je les ai laissés dire
que je les avais faits à mon image.

On aurait presque envie
de voler à leur secours.

J'en prendrais une bonne poignée
pour un passage à tabac
exemplaire ;
on pourrait facilement arranger ça
ici dans le petit cabinet
adjacent à mon bureau.

Mais ce serait faire ce qu'ils font —
je n'en suis pas encore là.

10

Cette année-là, les arbres
— accordez-moi seulement d'être parti me perdre avant, bien avant —
les arbres ne feront pas de feuilles.
Posément,
ils attendront le passage du poseur de feuilles.

Cette année-là les mots garderont portes fermées volets clos ;
on n'entendra personne crier
'Que le printemps revienne !'.

On ne verra s'accoupler que les nombres.

S'accomplir que les calculs.

11

J'en suis venu à détester le froid
comme si j'étais pauvre.

Je suis bien couvert, pourtant :
manteaux et assurances
à foison.

Qui percevrait en moi ce tremblement
de petite vieille
devant son maigre feu ?

Je déteste le froid
car je lui ressemble.

12

Il avait aimé les saluts sur la place publique,
aimé qu'on l'appelât Maître.

Il avait aimé vendre ce qui était à vendre,
aimé prendre l'argent qu'on lui devait.

Il avait eu tant de choses à faire,
tant de désirs à taire.

Il allait seul maintenant.

Ceux qui encore l'auraient pu
ne s'en donnaient plus la peine.

13

La clef (II)

Une petite clef dans un mouchoir
pour la cacher
pour la perdre en le dépliant
et s'en chagriner

une petite clef qu'on a reçue
après bien des serments
après bien des serrements
(après bien des sermons !)

une petite clef qu'on a perdue
mais ce n'est rien
puisque'on est vieux maintenant
puisque'on est vieux

14

Comptine

Je dis un —
puisque'on m'assure
que Dieu l'est

Je dis deux
bien... ce que j'en pense
(vous aussi n'est-ce pas?)

Je dis trois
toi et ton air !
(vous repasserez)

Je dis quatre
à quatre —
— aux escaliers —
(fidèle à leur esprit)

Je dis cinq
cinq roses qui font bouquet
devant un sourire
(c'est pas joli, ça ?)

Je dis six
six sur six à ne pas rester
sur le fil
(je parle d'hirondelles
lorsque s'achève l'été)

Je dis sept
nains lieues jours...
faut-il que toute la semaine y passe ?

Je dis huit
n'est qu'un chiffre
faut savoir lire
l'infini qui se cache en travers

Je dis neuf
toujours nouveau le neuf
(on rapporte que même les nouvelles

le resteraient si pas à pas
nul ne les colportait).

Je dis dix
dix qui disent qu'ils me lisent
c'est eux qui comptent
(moi je ne compte pas)

15

S'il te demande
— comme il le fera —
la preuve
de ce qui se prouve sans preuve

reste assise au soleil
sur le seuil dur de ta maison

qu'il rejoigne ceux qui mesurent
ceux qui comptent

faire leur bruit
un peu plus bas dans ta rue

16

Si tu es elle, un peu,
elle, elle est un peu toi

moi c'est pour ça
que je suis dans ta rue

à chaque fenêtre que je vois
ta vie recommence
court le fil
quand il se rompt
attend
reprend en cadence

à chaque porte pour cela
ma main presque
frappe
hésite et s'en va

les oiseaux s'interrogent
puis concluent leur débat

étranger on garde
quelque chose de toi

je veux être un peu elle
puisque'elle est un peu toi

17

Quelqu'un a-t-il écrit ma vie
sur un bout de bois

Quelqu'un a-t-il dit
— son souffle sur ma tempe —
celui-ci
ne parlera pas

je mange des mots rentrés
le soir
je souffle sur le sable

18

C'est la parole qui te faisait ;
la parole encore qui te portait —
aussi qu'aurais-je perdu ?

Si souvent tu t'absentes
(pour quels rivages
pour quelle ombre où je ne pénètre pas ?)

tu viens aussi
blanche dans la nuit verte
comme autrefois

Tu te pares d'un parfum de feuilles
comme autrefois

19

Relaxe

Casse la dernière pierre
Casse-la
Casse-la avec la pierre que tu as cassée

Gratte le dernier mot
Gratte-le
Gratte le mot qui tient encore
Gratte-le
Détache-le

Dis-le à l'envers
et je te tiens quitte.

20

De toutes les images
il faudra bien que quelqu'un un jour tienne en main
la dernière

pareil au joueur qui tient la dernière carte du jeu
roi barbu reine placide valet moqueur

il la retourne, l'abat : c'est fini

pour celui qui doit nommer le monde
la pierre est désormais la pierre
et le sel le sel

(le jeu d'images attend le brocanteur).

21

Poèmes trouvés

- I. dans un cercueil de terre cuite,
sur un lit de feuilles de peuplier noir :
modo pythagoreo.[1]
- II. Que l'on dise :
lion, cerf, cheval[2]
- III. Les cartes écartées.[3]
- IV. on s'y habille de plumes, de miroirs, de vents, de cloches, de mappemondes, de
flammes, d'ailes d'oiseaux.[4]
- V. Il comporte une mère, une araignée, cinq tympanes, une alidade et un cheval[5].

Tableau de la zone Belgique

La mémoire même, nous l'eussions perdue avec la parole, si nous avions pu oublier aussi bien que nous avons su nous taire. (Tacite, *Agricola* II,4)

Pour mener ma tâche à bonne fin, à savoir établir un *Tableau de la zone Belgique* propre à satisfaire les Autorités, il faudrait se référer aux statistiques collectées et émises par le Bureau du Plan, établir sans qu'il subsiste le moindre doute le bien-fondé des prévisions, montrer que les projections se sont avérées, faire sentir tout le bien que la Zone a pu retirer de l'*Acte de Rétablissement des Privilèges et Protocoles*, également sur le plan moral.

Ces discours ne sont plus de saison.

La terre s'est remise à enfanter des monstres.
Notre terre.

Certains disent :
On les enferme pour se protéger.

D'autres disent :
C'est pour les protéger qu'on les enferme.

La consigne dit :
FERMEZ VOS PORTES
GARDEZ LES YEUX OUVERTS.

On épie au petit matin
par les fentes des volets
ceux qui mangent hors des poubelles.

On ferme les écoles.

*pour ce qu'on y apprenait encore
saccagées plastiquées*

On boucle les quartiers.

ne prenez pas l'ascenseur – c'est plein de sang

*dans les escaliers
c'est dans les escaliers aussi
ne prenez pas les escaliers
suivez-moi
par ici
par ici seulement*

On ouvre
des Centres Fermés.

On a fait entrer la haine ; il ne reste plus qu'à tolérer ses errances.

Elle erre, la peau jaune, les yeux rougis,
dans le ventre la faim d'elle-même
son enfant.

Un mauvais vent tournoie sur les eaux
canaux savonneux berges de béton
étangs morts.

Seule la mer se défend encore
gifle tantôt Ostende tantôt Dunkerque
puis va pleurer de longues pluies sur Flessingue.

Un maquilleur fou
s'est rué sur la côte
avec son rimmel :
des centaines de milliers de tonnes de crude.

(Mais ça va se disperser. Et puis on va nettoyer ; le Gouverneur compte beaucoup sur les
bonnes volontés.)

*Ils ne peuvent plus voler
la colonie ne les reconnaîtra plus
ils seront déchiquetés*

Les experts disent qu'il faudra un bon siècle
il n'y aura plus de bon siècle
pour réhabiliter le Zwin.

On écoute à la radio le Gouverneur se réjouir qu'il y ait si peu de morts dans la dernière
prise d'otages.
On regarde à la télé le pinceau rouge de ses lèvres dans son visage gris.
On regarde sa bouche qui articule :

JE ME RÉJOUIS QU'IL N'Y AIT QU'UNE CENTAINE DE MORTS
LE BILAN AURAIT ÉTÉ BIEN PLUS LOURD
SANS L'INTERVENTION DE MES SERVICES
DE SÉCURITÉ
DE PRÉVENTION
PARMI LESQUELS NOUS N'AVONS À DÉPLORER
AUCUN MORT AUCUN BLESSÉ

*Ils ne veulent tout de même pas
que je leur demande pardon ?*

*Monsieur le Gouverneur,
il ne s'agit pas d'aller si loin ;
dites seulement que vous sympathisez
avec les parents des inévitables victimes*

de votre louable fermeté.

Le Gouverneur assure qu'un tel accident n'a pu se produire : ses Services lui en ont confirmé hier encore l'impossibilité.

Elle est rasée jusqu'à ses fondements, jusqu'à la Zone Zéro,
la Ville qui faisait notre fierté ;
notre consolation sera qu'il n'y a plus d'enfants
dont l'ennemi pourrait briser la tête contre le roc.

La population est invitée à rester chez elle, à respecter la consigne.

La consigne dit :

ÉCOUTEZ LA RADIO
REGARDEZ LA TÉLÉVISION
LE GOUVERNEUR A LA SITUATION
BIEN EN MAIN ;
LES AUTORITÉS FERONT
CE QUI DOIT ÊTRE FAIT
EN TEMPS VOULU.

Les lèvres du Gouverneur disent :

ILS NE SONT PAS MORTS.
IL NE FAUT PAS DIRE QU'ILS SONT MORTS.
CE SONT DES ENDORMIS.
ILS SE RÉVEILLERONT.
ON LES RÉVEILLERA.
MES SERVICES LE GARANTISSENT.
IL NE FAUT PAS LES COMPTER PARMIS LES MORTS.
CE NE SONT PAS DES MORTS.
CE SONT DES ENDORMIS.

Je hais la poésie.
Je veux l'humilier.
Pendant que je la servais
ils nous préparaient ça ;
pendant que j'écoutais sa voix
ils estampillaient 'BIBLIOTHÈQUE DU GOUVERNEUR'
les livres qu'ils allaient brûler ;
ils décidaient en bureau restreint
quels écrivains
ils allaient 'CESSER D'ENCOURAGER'.

Je hais la poésie.
Je veux lui faire suivre
mot à mot
les paroles du Gouverneur.
Je veux qu'elle les recopie,
je veux qu'elle se casse les dents,

je veux que sa bouche se torde
en apprenant à dire :

'ACTE DE RÉTABLISSEMENT DES PRIVILÈGES ET PROTOCOLES',
'MES SERVICES LE GARANTISSENT',
'JE ME RÉJOUIS QU'IL Y AIT SI PEU DE MORTS'.

Qu'elle mente :

elle n'a jamais fait que mentir,
ça ne devrait pas lui coûter trop cher.
Je veux qu'elle trouve son nombre
ses rimes ses élans
à recopier les paroles
de notre cher Gouverneur.

On dit qu'il n'y a plus dans les rues que des pushers des dealers des camés des putes
leurs clients leurs macs

*C'est 30 euros s'ils veulent me pisser dessus
50 euros pour déféquer.
Et pour t'arracher les cheveux
c'est combien
c'est combien pour te cogner
pour te brûler les pointes des seins
pour te laisser dans une mare de sang
c'est combien
dis c'est combien*

Les autres sont devant la télé, devant la face du gouverneur un peu plus grande que
nature, devant ses lèvres un peu plus rouges que nature.
Elles expliquent qu'il a la situation bien en main.

Les rues sont calmes : il suffit de ne plus y descendre. Il n'y a même plus l'innocente qui
vendait des fleurs.

L'AXE PRINCIPAL
LA PRIORITÉ ABSOLUE
LE MOUVEMENT INFLEXIBLE
DE MA GOUVERNANCE
DOIT ÊTRE ET SERA
LE RENFORCEMENT
DE NOS FORCES ARMÉES.
JE DÉSIRE QU'IL S'ACCOMPAGNE
CHEZ TOUT UN CHACUN
D'UN RESPECT ACCRU
POUR CEUX QUI NOUS PROTÈGENT.
JE FIXE À TROIS ANS
LA DURÉE DU SERVICE VOLONTAIRE.
CETTE MESURE NOUS LA DEVONS
À NOUS-MÊMES ET À NOS ALLIÉS.
C'EST LE SEUL MOYEN
DE PRÉSERVER INTACTES

LA PAIX ET LA DÉMOCRATIE.
 LES FORCES DU MAL VOUS LE SAVEZ
 SONT MASSÉES À NOS FRONTIÈRES.
 AUSSI LÉGITIMES QUE SOIENT
 LES ASPIRATIONS DIVERSES DE CHACUN,
 C'EST VERS CE BUT,
 ET VERS LUI SEUL,
 QUE NOUS DEVONS TENDRE.

Dedimus

grande patientiae documentum !

Ils allaient toujours plus loin, nous disions toujours oui
 celui qui disait non était retranché et déjà ne comptait plus
 n'entraît plus dans le 'nous' qui toujours se reformait
 toujours disait oui.

Grande patientiae documentum !

Au Tableau figurera ce qui aurait dû faire notre honte
 si seulement nous avons été dignes encore de la honte.

VOTRE CONNEXION INTERNET N'EST PAS OPÉRATIONNELLE
 AUJOURD'HUI ;
 POUR OBTENIR TOUTES LES INFORMATIONS
 SUR LES FILTRES INTERNET EN VIGUEUR DANS VOTRE ZONE,
 LES SERVICES DE PRÉVENTION VOUS INVITENT À VOUS BRANCHER SUR
ZONEBELGIQUE/PRÉVENTION/INTERNET
 ET CONSULTER LE FICHIER *FILTRES.HTML*,
 DÈS QUE VOTRE CONNEXION INTERNET SERA RÉTABLIE

LES PERTURBATIONS NE CONCERNENT
 QUE LES COURRIERS PERSONNELS
 ET LES LIGNES TÉLÉPHONIQUES DES PARTICULIERS.
 LES FILTRES INTERNET ONT ÉTÉ RENFORCÉS
 PAR LES SERVICES DE LA VIGILANCE CITOYENNE.
 SEULS LES SITES OFFICIELS
 POURRONT DORÉNAVANT ÊTRE CONSULTÉS.
 L'ATTENTION DE LA POPULATION EST ATTIRÉE TOUT SPÉCIALEMENT
 SUR LE SITE *ZONEBELGIQUE/GOUVERNEUR.BE*,
 VOUS Y TROUVEREZ UN KIT
 QUI VOUS PERMETTRA D'INTENSIFIER VOTRE COLLABORATION
 AUX PROJETS DE RENFORCEMENT DE LA CITOYENNETÉ.

Je reçois ce matin

*le fou, l'insensé, il dit je
 tout à l'heure il signera, je présume
 il ne revêt pas
 l'Autorité qui est sienne
 il sera déporté
 en Zone Morte*

en Zone Bruxelles

Je reçois ce matin un courrier du Gouverneur : il ne faut pas que mon Tableau prête le flanc à certaines interprétations qui ...
Je serai déporté. C'est l'affaire de quelques jours.

LES MUSÉES SONT FERMÉS
LE TEMPS NÉCESSAIRE À LA RÉALISATION
DES COPIES.

LES SALLES DE THÉÂTRE ET DE CONCERT SONT FERMÉES
LE TEMPS NÉCESSAIRE
À LEUR DÉCONTAMINATION.

Je n'ai jamais été en Zone Morte. Elle ne se visite pas. On peut y entrer ; en sortir, jamais. On dit qu'elle couvre approximativement la surface de l'ancienne capitale. On ne peut pas le savoir, on ne peut que le présumer ; elle est elle-même entourée d'un anneau pratiquement désert, dont on ne peut fixer la largeur : c'est la Zone Déconseillée ; les limites en sont laissées à la perspicacité et la prudence de chacun.

Les provinces sont soumises

*le terme 'province' a été radié
du Vocabulaire Disponible
ne le sait-il pas ?
ne sait-il pas même cela ?*

les provinces sont soumises, pacifiées, encloses ;
d'un côté la ligne Tchernobyl, de l'autre la ligne Seveso.

Les provinces sont une rue déserte
sous l'œil aveugle des façades grises.

Ils le savent.

Ils ont la carte des révoltes à venir, la liste des insoumis de demain.

Je n'avais pas encore vu de brûlés.

C'est fait.

Les corps rétrécis, la fumée qui sort des bouches.

Les yeux qui restent ouverts

comme le demande la Consigne.

On attend des secours ; les secours sont en route.

*Peut-être se dirigent-ils vers nous
il faut bien qu'ils aillent quelque part*

Les Gouverneurs attendent. Ils vont recevoir des ordres. On y verra bientôt plus clair. Les fosses sont prêtes, depuis longtemps. Les Services de Prévention et d'Hygiène ont veillé à les faire creuser, *in tempore non suspecto*.

On y voit tout de suite plus clair dans une population plus clairsemée.

Je n'ai plus le courage de chercher à savoir s'il y en a d'autres que moi prêts à inscrire leur nom à ce Tableau.

Ce n'est plus un témoignage. Ce n'est plus qu'un soulagement, une décharge d'humeurs pourries, de sanie.

Je crois savoir à présent quand j'aurais dû cesser de vivre.

Je n'ai pas su saisir les quelques occasions qui se sont présentées : j'avais le regard tourné ailleurs. Je ne voyais pas vers quel avenir le présent s'empressait ; quels chemins le passé avait tracés pendant que je dormais dans la chaleur du troupeau, dans l'abandon aux bergers, à celui qui trahirait, à celui qui déjà sans doute avait trahi.

Je – je n'ai plus envie de dire 'je'. Je ne peux pas dire 'nous'. Il n'y a pas de 'nous'. Il y a eux. Il y a moi. Il y a mon Tableau. J'eusse aimé qu'ils me laissent le temps d'y mettre la dernière main.

*Ah ! si seulement
il nous avait écoutés,
nous, ses collègues !
Il serait encore là.
Il n'aurait pas été
relégué, déporté,
retranché.
Il aurait gentiment
atteint la retraite
(il n'en était plus si loin).
On lui aurait fait
une petite fête.*

La décision la plus sage est

*« serait » – le conditionnel s'impose,
la déontologie le préconise,
le règlement le recommande –*

la décision la plus sage serait de fermer la zone Belgique

— MOMENTANÉMENT, S'ENTEND —

QUE LA POPULATION SE RASSURE :

IL SERA PROCÉDÉ À SA RÉOUVERTURE

PAR LE SOIN DES AUTORITÉS

DÈS QUE LA SITUATION LE PERMETTRA.

Fait en l'an Douze de l'Ère nouvelle, le jour de ma probable déportation en Zone Morte.
Ils savent qui signe.

La langue enguirlandée

Du vous au tu

Vous irez chercher vos divertissements ailleurs. Les terres d'ici, je doute qu'elles soient à votre goût. Il y a de faux guides au coin des rues. On doit les payer, et les suivre, et les ramener chez eux dans le jour qui meurt, et leur laisser ton unique lampe. Il y a les arbres de poussière qui s'ébrouent à ton passage, te jettent la cendre aux poumons. Il y a tout qui continue à se taire.

Mon village natal

1.

D'autres se seraient contentés d'y prendre naissance. Je n'ai jamais eu ce courage. Je le traîne dans des boîtes que les voyages ont salies, et je ne trouve le sommeil que si chaque soir je le recompose, quelle que soit la précarité de la halte. Il m'est arrivé de l'étendre sur un pré, comme une humble lessive. Je l'ai couché aussi sur l'envers de la feuille, me servant des nervures pour ses rues. Je me faisais chenille ; les remontant lentement, j'y laissais de grands trous.

2.

Je n'ai pas encore décidé dans quel monde je naîtrai, sans parler du village ou du hameau qui pourrait arrêter mon choix. Il faudra peut-être balayer la neige qui le dissimule ou le sécher des eaux qui le détrempe. Il y aura une liturgie à apprendre et à piller, de lourds registres à faire glisser à la mer. Il y aura de vieilles cartes à anéantir, des hommes et des femmes à peser, et sur quelles balances! Il y aura un passé de bois sec, un présent de résine. C'est trop peu dire que je me réjouis d'y prendre résidence.

3.

Pour retrouver le village où je suis né, il faudrait disposer de cartes d'avant la Révolution. Même si j'en possédais, je ne pourrais le confesser: la détention est passible de la mort par acide. Je crois qu'il se trouvait dans ce qui est maintenant le quatre cent quarante-neuvième carré, celui à la Grande Dalle de Plomb, réservée à présent aux manifestations culturelles et sportives. Le public n'y a pas accès, mais la liste des événements est publiée au Moniteur, notre Journal Officiel.

Une Joyeuse Entrée

1.

Pour la Joyeuse Entrée du Roi des Rois, notre Seigneur, nous avons décidé de repeindre notre village en blanc — ce sera plus gai, plus riant. Je suis sûr que notre Souverain se félicitera de l'ingéniosité de ses sujets, bien que je regrette que nous ne serons pas à même d'observer ses réactions. Nous avons travaillé très méthodiquement — à chacun sa tâche. Les enfants ont repeint ce qui était à leur hauteur, notamment les phares, garde-boue et plaques minéralogiques de tous les véhicules. Ma femme a reçu en charge les articulations principales des humains et animaux: coudes, genoux, poignets et leurs équivalents chez les bêtes. Le quartier de Cantor Regis s'est occupé de la nourriture. Pour certaines denrées, notamment les pâtes, on a toléré — c'est là une faveur toute spéciale — que soit utilisé un processus d'immersion. Personnellement, et sans vouloir me plaindre, je puis dire que m'est échue une tâche assez lourde: peindre les feuilles des arbres, non seulement des marronniers de notre placette, mais aussi du grand érable près du Poids Public — mes journées ont été longues et souvent pénibles. La peinture des brins d'herbe, dont s'est chargée spontanément ma belle-famille, n'était guère plus légère, si ce n'est que les objets à peindre étaient tout de même plus faciles d'accès. Nous n'avons pas encore décidé qui serait le Finisseur, chargé des prunelles de nos yeux — nos cils et sourcils sont déjà peints (ils le furent en même temps que nos cheveux et nos lèvres).

Le Finisseur doit être une personne sûre, puisque seuls notre grand Roi et lui-même pourront juger de la qualité de son travail. Je dois dire que j'aspire au grand jour — nous commençons à nous blesser en nous heurtant les uns aux autres, et en nous cognant aux choses. Le nec plus ultra serait que la peinture de nos prunelles ne changeât rien à notre perception — il faudrait pour cela recouvrir tout le village d'une immense toile blanche qui oblitére le ciel. Une collecte est d'ores et déjà sur pied, mais il est trop tôt pour dire si les fonds suffiront — la production intérieure s'est ressentie de notre effort de décoration, et nous n'avons plus rien à vendre pour suppléer à l'indigence de nos propres ressources.

2.

Je suis le Finisseur. Il me reste une tâche: faire rapport sur la Joyeuse Entrée de notre Seigneur. Ce sera bref. Notre Seigneur n'a pas pu venir en personne. Il nous a fait l'insigne honneur de nous déléguer son Fils Bien-Aimé (celui dont les textes officiels proclament: Tu es Filius meus dilectus, in te complacui), le futur Prince de ce monde, qui est arrivé accompagné de ses quarante mille janissaires et de vingt Mignons, en son Grand Train de Printemps, celui à la délicieuse Litière Rose. Je le dirai sans ambages: la Joyeuse Entrée a été un désastre. Le Prince abhorre le blanc ("c'est une couleur de deuil, c'est fade, c'est anonyme, ça ne vit pas", etc.). Il nous a gratifié d'un sourire d'emprunt et de quelques mots rédigés à la hâte par un sous-secrétaire. Son mignon favori lui a soufflé à l'oreille, suffisamment haut toutefois pour que rien ne m'échappe: "Dites, Chéri, on ne va pas s'éterniser ici, tout de même. C'est un peu trop virginal pour les deux vieilles tantes que nous sommes, vous ne trouvez pas ?" Le Prince lui a souri, et dans la différence de ce sourire j'ai mesuré toute la profondeur de notre disgrâce. Le Prince est reparti aussitôt. Le reste est affaire d'intendance et de logistique — les bûchers étaient préparés, tout a pu se faire très vite. Il ne me reste qu'à me peindre les prunelles en noir, en signe de deuil. Ensuite j'attendrai la mort qui, j'aime à le croire, aura la clémence d'être prompte.

Heureusement qu'il y a les gosses, disent-ils.

J'ai laissé mes enfants faire, trop faire à la fin. Ils se sont partagé mes doigts. J'en avais dix, comme vous. Ne pouvaient-ils pas, étant sept, m'en laisser trois? De ma cage je les regarde jouer aux osselets avec mes dents. Ils ont bien voulu que je conserve la vue. J'ai tout de suite eu la sagesse d'appivoiser mon regard, pour qu'il les caresse et les approuve. Je leur ai tout donné. Sauf la parole. Comme ils en ignorent jusqu'à l'existence, ils ne peuvent me la réclamer, si bien que je remporte la victoire haut la main. Par ces mots je les cloue au mur de la honte, je les pends à l'arbre de l'ignominie. Ils ne peuvent que vivre. Je sais parler.

Une cérémonie d'hommage

1.

Chaque année nous descendions au fleuve avec nos poètes, pour les célébrer. On les plongeait dans l'eau jusqu'à mi-corps, et nous prenions place sur la berge, sur nos chaises curules, époussetées la veille et dont l'ivoire s'éveillait dans le jeune soleil. Les poètes à leur façon appelaient les choses, les végétaux, les animaux, les abstractions, les rapports, les dieux. Et la chose se déplaçait vers eux, la plante se mêlait à leurs tresses, la bête leur sautait sur l'épaule, l'abstraction prenait corps, le rapport se nouait, le dieu épiphanait. Ensuite les poètes remerciaient, et nous les remercions à notre tour. C'était la plus splendide preuve de notre haute civilisation.

2.

Ce matin nous avons mené nos poètes au fleuve, et nous les avons massacrés de nos chaises curules. Au seuil de ces temps de peste, que d'ailleurs ils n'ont pas su prédire, il fallait que nous nous débarrassions d'abord du meilleur de nous-mêmes. Aussi ai-je défoncé des crânes, fait craquer des vertèbres. Nous avons connu une longue période de calme et de paix. J'avais presque oublié le bruit que font mes bottes dans le sang. On rapporte que le vieux Gregor a miraculeusement échappé au massacre. Je tiens de source sûre qu'il était là ce matin, au port, lors de l'embarquement dans les bétailières. Je soupçonne Maximilien, ce jeune fou, de l'avoir subtilisé et de le garder chez lui en cage, pour lui faire chanter les neiges d'antan. Si c'est le cas, je crois qu'il se rendra bientôt compte de sa méprise: le vieux Gregor ne vaut pas sa nourriture, ni les ennuis que cette détention illicite pourrait causer à Maximilien de la part des autorités municipales, peu enclines à tolérer la moindre infraction en temps de crise. Que nous reste-t-il d'autre que nos Lois?

Réponses

1.

Je pourrais, de mon chant, faire exploser un à un les barreaux de ma cage, et rentrer vous rejoindre. Je n'en ferai rien. Notre chant ne relève d'aucune contingence. Quand le moment sera venu, je coucherai mon bourreau dans la neige, comme il le désire. Je l'aiderai à mourir et de mon thrène je libérerai son âme chétive.

2.

Maintenant que nous avons détruit notre civilisation, nous en savons le prix. D'autres, la nuit, ont peur. Ils se sont remis à faire des feux, pour tenir les bêtes à l'écart. Ils sursautent à l'éclair d'une prunelle, d'un croc. Pas moi. Je dis que dans la lumière apprivoisée de nos salons, dans la douceur de nos chambres, nous ne savions rien. Je me souviens de nos musées, de l'odeur de bois poli. Je me souviens de l'indulgence de nos arts. Je me souviens de nos poètes. Je pense à toute cette lumière et à toute cette chaleur que nous avons gaspillées. Je pense aux nuits, que nous faisons courtes ou longues, à notre gré.

Ébriété du sens

La règle du jeu pourrait se formuler comme suit :

[ce qui veut dire : si le jeu avait une règle, c'est ainsi qu'il se jouerait. L'absence de règle est sans doute momentanée ; quelqu'un y travaille, y met à l'instant la dernière main]

[prendre une femme et un homme]

[les prendre, ce n'est pas les prendre au piège, c'est seulement les laisser venir vers vous – il n'y a pas de piège, rien qui puisse se définir ici comme un piège ; rien ici qui reçoive une définition ; pour l'instant il n'y a ni définitions ni règles]

[elle, hier encore, ne sachant rien de vous ; vous ne sachant rien d'elle, en ce moment où elle s'avance vers vous]

[lui, il ne sait pas qu'il jouera avec elle ; ni dans quel sens sur cette scène où les mots n'ont pas encore trouvé de sens ; en suspens ; des bulles, de fines bulles qui remontent les parois de ce théâtre, si c'est un théâtre ; qui viennent éclater à la surface ; et celui qui les regarde, c'est lui ; et celle qui les regarde, c'est elle]

[la scène est derrière cet épais rideau rouge ; pourquoi dès lors flotte-t-il mollement ; pourquoi, s'il est de sang, ne s'abat-il pas d'un coup ; pourquoi votre chemise, tout autant que la mienne, reste-t-elle immaculée]

[le rideau figure des serpents, à y bien regarder ; de là ce sifflement persistant ; qui n'annonce aucun spectacle, aucun commencement ; juste un sifflement, seul un sifflement]

[la scène, là-derrrière, n'est pas vide ; il s'y joue quelque chose ; mais le verbe qui convient n'est pas le 'jouer' de la première conjugaison ; il en faut une cinquième, celle du théâtre, la conjugaison sur-jouée de l'homme et de la femme]

[l'actrice c'est Lucette ; elle doit faire glisser lentement la liquide, lui substituer la sifflante du serpent ; ce faisant elle regarde les effets de son jeu entre vos jambes ; vous maintenez la tête horizontale ; c'est à peine si vous voyez l'anneau qui retient ses cheveux]

[l'acteur c'est sans doute vous ; il n'y aura pas de rôle à étudier, on ne vous donnera pas de texte, on n'organisera pas de première lecture, on n'attendra pas vos commentaires, comment vous voyez votre rôle ; on ne vous demandera pas non plus de le composer, soigneusement, ligne après ligne ; il suffit de s'avancer vers lui, vers elle ; faites-le à présent ; elle a les instruments voulus, le stylo et la règle – s'il n'y a pas encore de règle,

soyez certain qu'on y travaille quelque part ; on y met la dernière main ; à l'instant même ; la main est coupée, placée de biais sur la page ; elle devrait se mettre à écrire, il y a des précédents]

[sur scène, il doit y avoir les machines et les machinistes ; le souffleur dans son trou, qui étouffe ; il faudra faire avec son agonie ; il faudra aller chercher chaque mot au fond de cette gorge, plonger tes deux mains dans ce larynx contracté ; ce qu'il advient quand le texte n'est pas écrit ; parce qu'on n'a pas eu le temps de l'écrire ; parce que les règles, sans exister, se sont trouvées incapables de préciser un texte, d'en proposer le prescrit ; on y travaillait encore, même s'il ne s'agissait plus que de la dernière main à y mettre ; choix difficile, la gauche et la droite en quête continue de suffrages indifférents]

[pour jouer, il suffit donc de s'avancer ; il suffit qu'elle s'avance vers vous, ce qu'elle fait à l'instant même que je décris ici ; elle sourit ; il répond, timidement, et comme à votre place. Elle a un chemisier blanc, juste un petite tache de sang, l'exceptée ; une petite tache de sang sur son chemisier blanc, immaculé dans sa conception, dans la nôtre, auteur, metteur en scène, éventuels acteurs, vous et elle, vous et moi, nous tous, le théâtre est une grande famille, ça se sait et ça se dit ; ça se doit ; une petite tache, quand elle s'est avancée, à la tombée soudaine du rideau (plusieurs en attendaient le lever ; ainsi attendrons-nous le lever du jour, incertain désormais) ; la tombée soudaine du rideau, celui de sang ; celui qui devait se lever, oscillant incertain, comme ne sachant quel parti prendre, quelle règle suivre. Elle, elle suffisait qu'elle s'avance ; c'est ainsi qu'il y a, à hauteur de son sein droit, une petite tache de sang ; elle ne les inquiète pas ; aucune règle d'ailleurs ne stipule qu'elle doive les inquiéter]

[les serpents sont rentrés dans l'orifice ; l'orifice est ce que tu veux, ce que tu crains ; ils s'y lovent sans s'aimer ; ils figurent notre monde ; je veux dire : ce monde-ci. Oui, il y a ici quelqu'un qui dit je ; ce n'est pas toi ; et il ne sait pas s'il y a d'autres mondes que celui-ci, où il t' imagine ; où depuis longtemps lui ne vit plus]

[toi, il suffit que tu t'avances ; il suffit que tu la regardes s'avancer ; la pièce se jouera avec vous, par vous ; mais peut-être à votre insu ; les pièces sont ainsi faites – il y a les pièces manquantes ; le temps manque pour les commander, les faire venir, prévoir les transports adéquats ; le même temps qui a manqué pour apprendre l'anglais aux serpents]

[ce sont de précieux auxiliaires ; ils sont là dès le lever du rideau ; la chute du rideau, qu'ils suscitent ou provoquent ; la pièce écrite ne peut se jouer si les serpents se lovent ; restent dans l'orifice (ce que tu veux, ce que tu crains) ; l'occupent, l'habitent, en chassent l'espace ; y dévorent le temps ; alors éternellement les acteurs s'avancent ; cet instant dure éternellement, si les serpents en décident ainsi ; leur avis est toujours unanime ; ce sont eux qui prennent les décisions, en l'absence provisoire de règles ; se souvenir qu'il n'y a pas encore de règle, même si quelqu'un y travaille ; y met la dernière main à l'instant même, pendant que toi, tu t'avances]

[vers cette scène unique ; cet acte unique sur cette scène unique ; l'acte qui met le feu au monde, s'il n'y a qu'un monde ; porte le gai message du feu, s'il se faisait qu'il y en eût plusieurs. Il n'y a qu'une pièce ; quatre murs, pas de fenêtre ; un orifice, pour les serpents (ce que tu veux, ce que tu crains) ; ils s'y lovent ; sans s'aimer, ils ne connaissent pas l'anglais]

[pas encore ; sans doute l'auteur y travaille ; il doit y avoir pensé ; tu y as pensé toi, tu y penses ; tu cherches les orifices, tu vérifies les tiens ; tes ouvertures sur le monde, peu nombreuses, ce monde-ci ne vaut pas mieux ; ne requiert rien d'autre pour l'inspection sommaire dont sagement tu te contentes. Les règles seront précises, dès qu'elles existeront ; c'est quelqu'un qui ne laisse rien à moitié fait ; il a cette réputation à maintenir]

[l'homme et la femme ne savent pas, cela se voit ; qui d'autre que toi est là pour le voir, cependant ; tu t'avances, sans doute pour voir mieux ; c'est ce que tu laisses croire]

[pour voir mieux cette scène où il faudra que tu joues ; tu ne sais plus jouer ; tu as laissé derrière toi les choses de l'enfance ; tu le regrettes un peu, maintenant]

[il y a un sens ; on ne peut faire sans ; il y a des règles, ça tombe sous le sens ; tu crains qu'on te les cache, tout simplement ; tout ce discours pour te cacher quelques règles et noyer le poisson ; ou il les a oubliées ; il dit qu'il les a oubliées ; mais qu'il sait encore qu'il suffit que tu t'avances, maintenant]

[à d'autres moments, il y a une arche ; tu dois passer dessous ; tu vois l'œil au milieu de la pierre ; il calcule, tu calcules ; s'il y avait une règle, ton cas serait prévu, tu saurais si tu peux passer, et à quel moment ; tu sais seulement que tu dois passer, qu'il te suffit de ne pas choisir le moment où l'arche s'écroule]

[elle s'écroule derrière toi ; tu souris sans le savoir, tu t'avances ; elle s'avance aussi ; il est temps que ces avances se précisent ; il y a bien une pièce ; quatre murs, pas de fenêtre ; pas de lit, pas de divan, pas de couche, pas d'endroit où s'étendre et s'éteindre et s'éteindre ; résigné tu cherches une chaise ; il n'y a pas de chaise ; mais quelqu'un, sans doute, quelque part, pense à une chaise, comme tu le fais, toi ; quelqu'un écrit dans la règle la présence d'une chaise ; sent qu'il faut conclure à présent, commander les indispensables accessoires, mettre la dernière main à cette chose qui s'appelle la règle]

[la pièce se joue à guichets fermés, murs nus, arche écroulée ; le rideau est de sang, les serpents se sont retirés pour se lover sans s'aimer dans l'orifice ; le souffleur s'empare du premier mot, cherche un dernier souffle]

[on te demandera un texte, seule issue à présent ; on ne peut pas jouer sans texte, la troupe n'a jamais fait dans l'impro ; quelqu'un a tout pensé ; ce devait être toi, on aurait

pu te le dire, on aurait dû te le dire ; la règle prévoyait que quelqu'un te prévienne ; demandait à ce que tout le monde sût, pût peser ; se retirer, s'il le fallait ; tu la vois qui s'avance ; tu t'avances ; que faire d'autre que t'avancer]

[le sens est ce drôle de larron ; on croit le tenir quand on en tient un bout ; lâchant le bout il se dérobe, reste nu, file comme le disciple ; déjà les juges s'avancent, qui savent que tu étais là ; à bavarder, à perdre ton temps ; à laisser ton visage se brûler au brasero]

[ta vie est donc entre crochets ; ceux-ci]

[le Maître du Jeu ne mérite pas les majuscules ; méfie-toi des majuscules ; le Sens aussi souvent s'en affuble ; mais souviens-toi qu'il n'est pas seul à savoir jouer à ce jeu où le plus fort invente les règles en se gardant bien de les communiquer à l'adversaire]

[il n'y a pas de contraintes ; on ne t'a rien imposé ; rien promis non plus ; ton texte est sans contraintes ; on va jusqu'à te donner le premier geste, le geste théâtral de quelqu'un qui s'avance]

[la pièce est peut-être jouée, déjà ; tu l'as jouée ; tu t'es avancé, elle s'est avancée ; c'était cocasse ce mouvement de deux êtres qui s'avançaient, croyaient se rapprocher, cherchaient le lit absent du regard, la chaise vide du sens ; elle n'a pas vu le rideau de sang, et toi tu as choisi le moment précis et unique où l'arche s'écroule]

[la scène se dégage ; vous jouez sous un ciel étoilé ; il fait très doux, ce doit être une nuit de fin d'été ; elle réajuste l'anneau qui retient ses cheveux, juste en dehors de ton angle de vision ; tu cherches des yeux les spectateurs ; il n'est pas possible qu'en fin de compte tu sois le seul ; tu es acteur d'ailleurs, même si pour le moment tu laisses faire, tu la laisses faire, s'emparer du jeu, conduire le geste ; tu la vois qui s'avance ; tu remarques maintenant la petite tache de sang sur le chemisier, à hauteur du sein droit ; le sang n'aura pas percé, n'aura pas maculé le sein ; tu voudrais voir le texte, te rassurer ; tu voudrais connaître les règles, la règle s'il n'y en a qu'une ; tu voudrais que quelqu'un t'invite à voir les règles ; à les revoir, si le besoin s'en fait sentir ; tu ne veux pas de cette tache de sang, il doit y avoir moyen de la gommer de la règle ; tu ne parviens pas à la voir comme élément du décor ; tu n'en vois pas la nécessité ; tu dis que te suffit cette nuit douce et étoilée]

[elle a commencé à te raconter comment il se fait qu'elle soit là ; comment elle en est arrivée là ; ce qui lui est arrivé pour qu'elle en soit arrivée là ; pourquoi elle s'avance, pourquoi elle veut que tu le saches ; tout ce à quoi elle a renoncé pour te rejoindre ; pourquoi elle réajuste constamment l'anneau qui retient ses cheveux ; pour être sous ce ciel étoilé, avec toi puisque c'est toi qui es là]

[tu veux répondre ; et si le temps était à la confiance, si l'occasion enfin se présentait ; il n'y a rien d'écrit après tout, pas de destin ; des lignes qui se suivent ; quelqu'un a pensé à

éviter la confusion des lignes qui se superposent ; il n'y a pas de pièce ; ou alors ce sont ces murs nus, cette absence de lit et de chaise ; tu es content de voir que les murs ont disparu, tu préfères le ciel ; il fait doux, ce doit être la fin de l'été, peut-être l'automne déjà ; comme un mouvement de symphonie elle s'avance ; tu vas à sa rencontre, pour la première fois tu souhaites que le texte dise que tu vas à sa rencontre ; il est absurde de rester là immobile, avec ton regard qui passe juste au-dessus de l'anneau qui retient ses cheveux]

[le ciel est un drap tendu, et les étoiles sont piquées dedans ; comment as-tu pu ne pas t'en apercevoir – le ciel n'est qu'un mur de plus, un mur de remplacement, un remplacement de mur ; cette pièce a cinq murs et pas de texte ; un pluriel et des choses singulières : la chaise absente, le lit absent, le texte absent, une attente de sens, une attente de règle ; les spectateurs ne sont toujours pas là ; pas encore là serait trop optimiste, trop teinté de ton attente ; et lui viendra, sans doute, celui qui a prévu tout cela, celui qui y travaille encore ; y met la dernière main, que tu ne vois pas ; celui qui a prévu tout cela, qui a vu tout cela sur la toile tendue de sa folie ; tu attends qu'il s'avance, qu'il s'empare de ce décor, occupe la pièce ; il est absurde que ce soit elle qui s'avance, qui réajuste l'anneau qui retient ses cheveux ; quoi qu'elle en dise, ce doit être un tic, quelque chose qui lui permet de se donner une contenance ; vous êtes nerveux, tous les deux ; tu n'as plus de cigarettes, il y a longtemps que tu ne fumes plus ; tu aimerais un anneau dans tes cheveux, à réajuster en lui souriant, d'un air entendu ; tu penses à la petite flamme de l'allumette, jadis, quand tu fumais ; la petite flamme amie de l'allumette craquante, le petit sifflement ; tu cherches le seau avec l'eau, à défaut d'extincteur ; mais qu'est-ce qui pourrait brûler ici, tu te le demandes ; le rideau est de sang ; épais, il commence à prendre, à coaguler, comme doit faire le sang, bon gré mal gré ; il n'y a donc plus, c'est normal, cette odeur obsédante de sang frais ; on n'entend plus les serpents ; c'est ce qui t'a permis d'entendre le sifflement de l'allumette dans ta tête]

[on n'espère plus l'aurore ; la nuit était fausse, comment l'aurore pourrait-elle être vraie ; un faux ciel, de fausses étoiles piquées ; certaines piteusement se détachent, glissent ; *suadentque cadentia sidera somnos* ; jusqu'à quel point ils étaient prêts à mentir pour l'illusion comique]

[tu cherches ta partenaire ; des yeux, seulement ; tu cherches des yeux sa bouche qui pourrait dire quelque chose, tenter de réparer ; t'aider à formuler le texte absent ; elle s'avance, ne fait jamais que s'avancer ; qu'as-tu fait d'autre toi, que la regarder s'avancer ; puis t'avancer à ton tour, en réponse, en prolongement ; comme si son geste à elle, comme si son geste à toi, devait avoir un sens ; tu t'avances encore, ton regard rivé à l'anneau qui retient ses cheveux ; qu'elle devrait réajuster maintenant, s'il s'agissait d'un simple tic ; qu'elle réajuste, avec cette seconde de retard qui fait tomber les étoiles]

[tu voudrais savoir ce que tu es censé faire en cas de catastrophe, de cataclysme ; te reporter au Livre, élucider, chercher la conformité avec les exemples donnés, citations glanées et bouts de phrase forgés ; censé avec un 'c', tu ne demandes pas le 's' du sens, tu

le laisses aux serpents ; à l'allumette de jadis, à ta vie craquante d'autrefois, quand tu n'étais pas sur ce théâtre, cette scène de cinq centimes, ces étoiles à piquer, ce budget qui ne comportait ni lit ni chaise ; tu ne demandes pas le sens, seulement la consigne, la règle, une simple indication, l'esquisse d'un geste, l'ébauche d'un mouvement ; elle bouge, c'est vrai ; tu la regardes qui s'avance vers toi ; tu décides de trouver l'interprétation idoine, mais on ne décide pas de trouver ; de chercher seulement ; ce que tu n'arrêtes pas de faire, avec les résultats que tu connais ; il y a dans elle qui s'avance le signe que tu cherches, si seulement tu pouvais l'isoler du bruit qui l'entoure, la coulée de l'entropie, la ruée vers le désordre]

[le signe que tu cherches, ce qu'il te faut pour commencer ; peut-être te suffit-il d'avancer ; elle semble le croire, elle qui s'avance vers toi en réajustant l'anneau qui retient ses cheveux]

[lucette, ce n'est pas un nom de scène, c'est son vrai nom, le nom qu'elle dit, le nom qu'elle donne ; ce nom te suffit, tu pourrais lui donner le tien, amorcer l'échange, ou plutôt y répondre ; un signe de confiance ; on joue la confiance ici, c'est ce que tu croyais comprendre ; il faut donc que tu te trouves un nom, et que tu lui offres ; c'est la seule façon de pallier l'absence de règle ; car personne ne la rédige, cette règle que tu as attendue benoîtement ; *quaerite, et dabitur regula vobis* ; pendant qu'elle s'avance, tu hésites sur ton jeu ; tu hésites à donner ce nom qui est le tien, de peur de ne pouvoir le reprendre ; de te retrouver sans nom sous ce ciel de drap où sont piquées des étoiles ; elles commencent à s'éteindre ; celles qui restent du moins, celles qui n'ont pas glissé, celles qui tiennent toujours]

[quelqu'un doit s'être mis à les éteindre ; une à une ; pour figurer l'aube, pour marquer le commencement du jour ; pour faire avancer le temps ; elle s'avance elle aussi, en disant haut son nom, lucette, auquel tu ne crois plus ; elle s'attend à ce que tu fasses de même ; tu pourrais donner un nom quelconque, il ne t'en vient aucun à l'esprit ; elle veut que tu dises un nom, elle te fait signe qu'un nom d'emprunt lui suffit ; ton nom de scène si tu n'en as pas d'autre ; elle réajuste l'anneau qui retient ses cheveux ; tu voudrais lui dire que ton nom est 'anneau', est 'cheveux', pour qu'elle puisse te plaindre de n'en avoir pas d'autre ; elle te demande à nouveau de t'avancer, de dire bien haut ton nom ; tu t'avances sans pouvoir dire 'anneau', sans pouvoir dire 'cheveux' ; tu sais enfin que tu as tout perdu].

De trois lieux

Du Paradis

Préambule en deux temps : Une saison au Paradis

Le rêve

Je n'ai aucun mal à imaginer le Paradis, mais toutes les peines du monde à me représenter celles de l'Enfer. D'abord, j'aime (jouer avec) le feu. Ensuite, quand pour concentrer mon attention sur les affres qui vraisemblablement m'attendent, je ferme un instant les yeux, de rouges diabolotins ne cessent de me faire mille clins d'œil. Enfin, les corps, à force d'être dévorés, doivent bien s'habituer, j'imagine, à ce traitement spectaculaire mais répété.

Le Paradis, c'est autre chose. C'est Dieu, qui, discrètement, s'est fait pure lumière et dans cette lumière matinale et légère t'offre à moi et me permet de déchirer ta robe. Et c'est toi qui me souris par-dessus ce carnage. Tes garde-robres sont de bois clair, et sentent bon ta chair.

La réalité

Quand fut publiée la vacance du poste de Jardinier, je n'hésitai pas à poser ma candidature, qui fut accueillie avec bienveillance. La tâche est légère — Dieu a tenu à me rassurer tout de suite : les conditions de travail seraient celles d'avant la Chute[6]. J'aime me promener dans les allées toujours fleuries, j'aime prendre le café sous la tonnelle couverte de glycine, dont l'ombre est si claire. J'aime les orangers dans leurs grands pots de grès face à la mer, et j'aime leurs oranges. Mais ma préférence va aux conversations de fin d'après-midi, avec mon ami le Serpent. Il est ici depuis belle lurette, et en sait long sur le Patron. J'apporte quelques canettes de bière, et lui a toujours quelque chose d'un peu plus fort, pour après. La soirée souvent s'achève dans d'innocents éclats de rire.

Le serpent, on le sait, est un animal subtil, *sotyller than all the beastes of the felde*. Il se glisse sous mes arguments les plus solides et dans leur émail apparaissent bientôt de petites craquelures et fissures, qui certes n'augurent rien de bon. Tous ses raisonnements tendent à établir que sans lui la vie ici serait, je ne dirai pas ennuyeuse, mais monotone, ou plutôt si, tranchons le mot, ennuyeuse. Je ne peux lui donner tout à fait tort, on l'a compris. Je ne suis plus si sûr que nos rires soient totalement innocents. Je ne parle pas des siens ; il ne fait que jouer son rôle, accomplir sa tâche, qui consiste sans doute à assurer une rapide rotation de l'emploi de jardinier. Mais moi, quand je rentre de nos agapes trop bien arrosées, oserais-je dire les pensées qui m'agitent ?

J'apporte de temps en temps à mon ami le Serpent quelques textes que j'ai composés dans mes nombreuses heures de loisir. C'est un juge comme je les aime — sympathique et sévère tout à la fois. Il sait le prix d'un rien, et ce qui le rehausse. Il n'insiste pas sur le maintien tout au long d'un sujet bien défini (« pas d'anathème frappant le hors-sujet, on n'est pas au bac »), ni sur une ligne narrative à suivre à tout prix, ni sur une poésie continue et qui finirait par lasser. Il voit ce que j'ai voulu faire, et me montre les endroits où je n'y suis pas parvenu, tout en m'encourageant à persévérer. Il se plaît à souligner les qualités que jardiniers et écrivains ont en commun. Il oublie que j'ai ici bien peu l'usage de mes talents de jardinier, aussi exigus soient-ils. Ou plutôt il ne s'en souvient que trop bien, et veut seulement s'assurer que moi non plus je ne l'oublie pas.

Hier, je l'ai attendu en vain à notre rendez-vous quotidien. Dans l'air du soir (doux, comme toujours), j'ai vidé tout seul mes canettes de bière (fraîche, comme toujours). Sur la fin, le Patron a fait une brève apparition, arborant un sourire de totale disponibilité. Je l'ai laissé passer, non sans lui rendre la monnaie de sa pièce — le sourire triste de celui qui sait comment tout cela va finir.

Tout le monde savait comment ça finirait, et tout le monde sait donc où je suis. Lui, il a fait son tour tout à l'heure, dans un costume blanc à la Tom Wolfe, avec un seul bijou — au poignet gauche un fin serpent d'or qui se mord la queue. Je l'aurais reconnu sans cela. Il s'est contenté de confisquer ma pointe bic et mon bloc-notes, jetant un laconique « Pas de ça ici ». C'est tout. J'ai obtenu cette dernière page. Je préfère ne pas révéler à quel prix.

Second Préambule

On l'a maintes fois décrit, Dante notamment. Beaucoup cependant lui préfèrent l'Enfer ; le livre, veux-je dire. Encore que. Des couleurs trop brillantes, trop de pierres précieuses, trop d'or qui n'est pas celui des blés. Trop de lumière, en somme. Il convient de le réhabiliter; c'est à quoi nous nous attacherons. Tout d'abord faire un sort à la prévention qui voudrait que le Paradis soit ennuyeux comme la pluie. Parce que le même pour tout le monde. Parce qu'immuable, figé dans une désolante éternité de lumière éclatante. Il n'en est rien. Il diffère pour chacun. Il varie de jour en jour. Il est plein de délicieux trous d'ombre.

Troisième Préambule

Il faut écrire le Paradis. Les raisons s'en font de plus en plus nombreuses et pressantes, à tel point que la démonstration de cette nécessité est devenue facile et fastidieuse.

Vous pousserez la porte du Jardin et vous avancerez résolument ; il n'est pas d'autre chemin que le bon.

Votre relation sera infidèle, ou vous ne serez pas cru.

Premier essai

Je suis revenu ici pour parler du Paradis. Non pas qu'ici soit le Paradis ; il reste une distance, une dernière ligne droite qui s'allonge au fur et à mesure qu'on la parcourt ; mais enfin on peut décider de ne pas bouger et alors ce n'est pas si mal.

Non, 'parler de' ici ne signifie pas 'parler à partir de', mais 'parler à propos de'. On sait que l'Enfer est un sujet trop facile ; quant au Purgatoire, on ne fait tantôt qu'y passer, on ne voit pas très bien à quoi servirait une description détaillée, une étude approfondie ; il suffit d'attendre qu'on en soit tiré ou tout simplement qu'on puisse se présenter à la barrière, introduire la carte voulue pour qu'elle se lève et hop, au revoir, on est dehors, on n'en parle plus. On se gardera bien, d'ailleurs, ayant atteint des lieux plus amènes, de faire référence au séjour qu'on a été contraint d'y faire ; passer sur tout cela, c'est du temporaire, des erreurs de jeunesse qu'il a bien fallu expier, et je vais te montrer comment on peut les éviter, suis bien mes conseils et tu fileras en droite ligne au Paradis. Ou en Enfer. Car ici il a bien fallu choisir. Si j'ai opté pour le Paradis, ce n'est pas sans hésitation, sans une longue consultation de mes désirs intimes, inavoués — mais j'ai dit ailleurs que j'espérais bien que Dieu me laisserait déchirer ta robe.

Un jardin, une terrasse qui surplombe la mer. Ah, il faut la mer, absolument ? Absolument. Et une mer d'un certain bleu, et un ciel d'un autre bleu ; et les orangers dans des pots de grès, et le murmure de l'eau qui choit dans les bassins, et tout un Orient très bleu où les calligraphies font peut-être davantage penser au Coran qu'à la Bible. Dieu est multiple et par ailleurs je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas quitté les lieux, qu'il ne me les ait finalement pas cédés, non pour toujours, mais avec un bail emphytéotique de quatre-vingt dix-neuf ans. Je sais qu'au Paradis on fait dans l'éternel, mais l'éternité serait de taille à vous faire passer le goût de tout, et de toute façon je préfère ne pas m'engager. Il faudra revenir là-dessus, décider si en fin de compte c'est bien le Paradis que je veux ; en attendant j'aimerais que la porte de l'Enfer restât entrouverte, une petite porte toute incandescente au bas des escaliers. Mais une chose est certaine : pas de Purgatoire, j'ai toujours eu horreur de faire et défaire les valises à tout bout de champ.

Comment on le gagne

J'entends par là, bien sûr, comment on le rejoint physiquement, géographiquement — et non la vie qu'il faut mener (toute une vie !) pour y être admis, toute une vie de petit saint sous la chemise ou, devrais-je dire plus prudemment, avec Tartuffe, sous la haire.

Je conseille l'ombre fraîche d'un grand tilleul, en plein été. Fin de matinée. Une ou deux fois deux ou trois doigts de muscat (ou de jurançon, on peut suivre Toulet si ça met le coeur à l'aise). Puis fermer les yeux. Souvent ça ne suffit pas, et je ne sais alors ce qu'il conviendrait d'ajouter. Mais si cela suffit, on voit une petite porte de jardin, peinte de vert et de blanc, et on entend déjà la mer. Le signe le plus sûr qu'on est sur le bon chemin, c'est encore les orangers dans les pots de grès, et les chaises longues sur la terrasse qui surplombe la mer. On la découvre bientôt, bleue comme la peau d'un animal familier mais que jusqu'à alors on ne connaissait pas.

Une journée type

Il n'y en a pas. C'est ce qui fait tout le charme du Paradis. On n'y organise pas d'excursion, du moins pas au sens propre du terme, car qui voudrait en sortir ? De nombreuses incursions, toutefois, dans les endroits que chacun imagine. Je veux dire : imagine à sa guise. Et la barbe de Dieu ne flotte pas partout comme un étendard. Il sait se faire discret. D'ailleurs c'est très grand chez lui. Et on ne se bouscule pas, on voudra bien le croire.

On ne peut que l'écrire.

Car personne, bien entendu, ne l'a vu. Du moins personne n'en est revenu : on n'en revient pas. On aime à croire que c'est parce qu'on y est parfaitement bien, mais cela n'est pas sûr. Pris dans les rets d'une vie très facile ? Impressionné par les épées de feu qui tournoient, formant un tourniquet à un seul sens (entrée seulement, et sur présentation d'un document assurant qu'on s'est bien acquitté de toutes les taxes dues, et qu'on renonce à... bien des choses en somme) ? On l'écrit donc, et c'est ainsi qu'il se construit, par répétition obstinée — je reviens donc aux orangers dans leurs pots de grès, aux chaises longues à larges bandes blanches et bleues, et à la mer qu'on entend de si loin, dès qu'on a poussé la petite porte (elle s'ouvre à la moindre pression, au diable le tourniquet d'épées de feu, ce n'est qu'une légende à faire peur, il ne faut y attacher aucune foi).

Harmonie

L'harmonie est un don de Dieu.

Elle se produisait hier soir au kiosque. Assortiment (ou mieux désassortiment) de chaises pliantes, l'une en bois, sa voisine en métal. Il y avait du monde, mais il restait des places. À vrai dire, la musique ici n'est pas toujours aussi divine qu'elle devrait l'être. Mais c'est une manière assez commode de voir des anges. J'observais la façon dont chez ceux d'hier soir les ailes se rattachent aux épaules — il y a là toute une leçon d'anatomie qu'on serait bien en peine de prendre ailleurs. J'imagine que le Caravage en tirerait profit. Mais on dit qu'il n'est pas ici.

Satan I

Beau sujet. Mauvais sujet, aussi, certes, mais on lui pardonne volontiers en pensant à toutes ses qualités. Littéraires d'abord. C'est lui qui sauve du pire ennui le Paradis perdu de Milton. On conviendra d'ailleurs que sa présence s'avère nécessaire à tous ceux qui sans lui imagineraient le Paradis comme le lieu d'intensité maximale du soporifique. Et puis, ce glissement de la pomme, de sa main à celle de la Femme, ça ne s'est pas fait sans discours, et de belle facture ! Sur la beauté du savoir, l'incapacité à appréhender le Bien si l'on n'a pas goûté longuement au Mal, au mal en bourgeons, au mal en fleurs, au mal en fruits abondants et sucrés, à toutes les formes, couleurs et nuances du mal, du mal délicieux qui t'envahit, Ève ma douce, sens-tu comme est rouge et ronde la pomme ?

Satan II

Le serpent n'est qu'un de ses multiples avatars, comme ces demoiselles le savent. Forme suggestive, néanmoins, la ceinture se portant bas cet été. Forme lascive. Mais quand il vient s'asseoir à côté de moi sur une des chaises longues aux larges bandes blanches et bleues, et qu'il relève un instant son chapeau de paille afin que je voie ses yeux, c'est... c'est toi qui l'as nommé, lecteur, au profond de ton cœur. Le fruit fendu, défendu.

La pomme

Elle n'en pouvait mais
mais
quelle idée de s'appeler MALUM[7] !
elle a tout pris pour sa pomme.

(Le moment où elle roule de la main (??) du serpent dans celle d'Ève est à croquer.)

On imagine les arguments du Maître Subtil :
c'est bon pour la ligne
ça coupe la faim
ça ne se refuse pas
entre amis, au Jardin !

Événements marquants

On les chercherait en vain. Nommer toute cette kyrielle d'animaux n'a certes pas été une mince affaire, mais n'a rien offert de bien excitant. Il faut attendre le Serpent pour que ça commence à s'animer. Mais alors, tout d'un coup, ça a tendance à accélérer méchamment. On se retrouve dehors avec des paquets de feuilles de vigne et de mioches à langer.

Le fleuve

Le Paradis est parcouru de part en part (ainsi du moins semble-t-il à nos yeux, à nous qui ne pouvons concevoir que le fini) par un long et large fleuve, guéable néanmoins à maints endroits. On peut aussi le traverser grâce à de nombreuses passerelles de liane, qui se balancent gentiment au gré de la brise, et sur lesquelles on s'engage sans peur, dans la foi qu'ici après tout c'est le Paradis. Il est habité par des myriades de poissons, dont on ne se nourrit pas : on en fait des amis. Les poissons ne sont muets que s'ils choisissent de l'être, et une amitié longuement cultivée les rend loquaces à souhait, même les carpes. On s'entretient du temps qu'il fait et du temps qui passe mais dont la mesure n'a ici rien d'angoissant — déjà là hier on sera encore là demain. L'eau du fleuve mêle sa voix à la conversation — j'apprends peu à peu à l'interpréter. Il faut s'armer de patience — on dit ici qu'à qui sait l'attendre la patience finit un jour par être donnée !

Nature du Paradis

Le Paradis est naturellement, essentiellement, nécessairement, terrestre. À supposer qu'on ne soit pas intéressé par l'or et le bdellium (c'est quoi, ça, au juste ?), on ne se sentira pas contraint de le chercher entre le Tigre et l'Euphrate. Il fallait bien le mettre quelque part ; l'exotisme étant bon marché lors de la fixation biblique des lieux, on ne s'est guère donné de peine.

On sait maintenant que le Paradis est là où chacun désire qu'il soit. Il s'agit d'un lieu où tu n'es jamais allé mais que tu connais de la science sûre du souvenir. Ce sentier, tu sais où il mène — à une clairière avec une fontaine, incongrue, joyeuse, et qui t'attend.

Boutiques

D'aucuns m'ont déconseillé d'aborder ce sujet, arguant qu'il est trivial. Par ailleurs, des boutiques, on en trouve aussi, et plus qu'il n'en faut, à Paris, à Florence, à New York, à Knokke. Celles d'ici, cependant, non seulement ne manquent pas de cachet, mais elles ont ceci de particulier qu'on y règle ses achats avec des bouchons de champagne et des bagues de cigare, que le Grand Argentier dispense à foison. Pendant quelques années les soldes avaient été supprimés, parce qu'on n'en comprenait plus la nécessité. Mais ils ont été rétablis, du moins les soldes de printemps (c'est ici le *ver perpetuum* du poète), lors de la Campagne contre l'ennui dont le Serpent se fit le diligent organisateur. Tout est alors rentré dans un joyeux désordre.

Pourquoi y a-t-il si peu de monde ?

(Vos amis n'y sont pas. Aurai-ils loué ailleurs ?)

Hypothèse 1 : Peu de gens sont parvenus à le mériter.

Hypothèse 2 : Peu de gens se sont montrés désireux d'y aller.

La première hypothèse suppose le bien fondé de dogmes religieux communément admis.

La seconde hypothèse, qu'on laisse aux gens le choix.

Toujours est-il que je n'y ai rencontré personne que je connaisse. Je ne puis certes affirmer en avoir parcouru tous les moindres recoins, aussi si vous y avez votre adresse, ne prenez pas la mouche.

Mais où est donc passé Dieu ?

Je sais que l'auguste vieillard à la barbe blanche est loin d'être l'unique image qu'on lui ait associée au cours des temps, des religions, des littératures, etc., mais enfin je suppose que quiconque l'aperçoit s'en rend immédiatement compte (halo, intense charisme, etc.). Je ne l'ai rencontré nulle part en son immense domaine (bien sûr, ce que j'ai dit au point précédent vaut ici aussi).

Une autre hypothèse est que les terres parcourues, l'ombre goûtée, l'odeur des fleurs d'oranger, les chaises longues aux larges bandes blanches et bleues, la terrasse qui surplombe la mer, tout cela ne soit pas le Paradis.

Ou encore que tout cela même soit Dieu, qui se serait dépris de la forme humaine, on comprend aisément pourquoi.

La lumière

Trop de métaphores tournent autour, autant de papillons de nuit poussiéreux autour de la flamme. Elle s'en nourrit ? Même pas, elle les ignore. S'ils s'y abîment, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes.

La lumière ne peut être appréhendée que grâce à ce qui la reflète : telle corolle, telle peau, la mer écailleuse.

On la récolte sur les fonds marins. On la retrouve ainsi prisonnière de petites fioles, aux linéaires des grandes surfaces, à vil prix car ici tous les prix sont vils. Après quelque temps on s'en sert pure — on n'en souffre plus.

Départ

Et puis un beau jour (souvenez-vous qu'ici tous les jours sont beaux) vous en aurez assez de cette terrasse qui surplombe cette mer turquoise de brochure, assez de ces chaises longues habituées à votre corps, assez de ces orangers, de ces oranges, de ces pots. Bien avant que vous n'éprouviez cette lassitude, votre Ami l'aura remarquée à votre pas, aux mouvements de vos lèvres, à vos mains. Il vous parlera alors de l'infinie douceur du souvenir, et du départ nécessaire pour espérer la goûter. Vous chercherez la faille, vous tenterez un premier faux pas.

Du Purgatoire

Du Purgatoire...

je n'ai pas ramené grand-chose. La moitié de l'équipe est restée en rade, bloquée aux entrées. À pas mal d'endroits on ne pouvait pas faire de photos, je n'ai jamais bien compris pourquoi. Certains nous ont priés instamment de ne pas révéler qu'ils étaient encore là ; ils marquaient leur correspondance de l'étage supérieur. J'avais déjà remarqué une petite poste — un peu comme au Vatican — d'où l'on pouvait envoyer du courrier oblitéré 'Paradis'. Les spécialistes ne s'y trompent pas et en rien — encore que du point de vue philatélique ces contrefaçons puissent un jour prendre une valeur insoupçonnée, et il ne serait pas sot de les collectionner dès à présent.

Le Purgatoire, c'est...

de toute évidence, l'écriture. Se purger, laisser couler. Il en viendra des pages, ne pas s'inquiéter, faut que ça sorte. Se débarrasser de ses humeurs. On ira tous au Paradis : secs et légers.

L'invention du Purgatoire (I)

S'est avérée tout à fait nécessaire. Entre le blanc et le noir il fallait prévoir un gris de passage. Ou plutôt entre le noir et le blanc. Mais en fin de compte cela dépend du mouvement du pinceau, de l'humeur de l'artiste, de la qualité de l'encre, de l'eau.

L'invention du Purgatoire (II)

Il fallait bien un endroit où stocker temporairement les bagages — et se repentir : Lui, d'avoir trop pris (à ses associés, à ses subordonnés, à ses administrés — en bref, à tout le monde) ; Elle, de s'être laissée persuader de prendre si peu, seulement sept paires de chaussures légères, et les voisins du dessous qui font un feu d'enfer, à vous brûler la plante des pieds, avec ce plancher plus que douteux aux interstices si larges qu'il leur arrive de laisser passer des flammèches. Sans parler des voisins du dessus qui ont en permanence la tête des Grands Jours, et n'arrêtent pas de fourrer des tas de tracts dans votre boîte aux lettres — ils devraient savoir qu'on ne s'attardera pas, nous, on s'est toujours arrangé pour garder les deux pieds sur terre.

Combien de temps y rester, au juste ?

La réponse évidente est : le moins de temps possible. Ne pas y prendre goût. Se rappeler que la décision nous appartient entièrement. Se montrer très vigilant : au fur et à mesure qu'on expie, on trouve à expier. Ne l'ai-je pas regardé(e), ne les ai-je pas regardé(e)s avec les yeux de la concupiscence ? Diable, quel mot ! Reprenons...

De l'Enfer

Projets pour 'Une Saison en Enfer'

Rimbaud tendrait à faire croire qu'il n'est nul besoin d'y descendre pour en parler. Pas besoin de faire les agences de voyage, de se mettre martel en tête. On peut vivre ça ici, au quotidien, comme on dit maintenant.

La méthode de Dante (un exil prolongé) peut s'avérer intéressante, mais elle favorise l'esprit revancharde, qui satisfait notre instinct canaille au détriment de la vérité.

Non, il faut y descendre, et y passer toute une saison. Trouver la faille, et choir dedans. Remplir des carnets de notes, mais surtout ses yeux, sa mémoire. Vivre ça à même la peau. Et trouver le moyen de remonter. On comprend que beaucoup laissent tout cela à l'état de projet.

Une question de cercles

De clubs. Assez fermés, sélects. Intérêt d'avoir joué longtemps au bridge, au golf. Se prémunir contre les chaleurs excessives. Se fier uniquement aux produits distribués exclusivement en pharmacie.

Attention ! On risque toujours, malencontreusement, en glissant dans des substances peu ragoûtantes dont les bords de certains cercles ont été traîtreusement enduits, de passer à un cercle inférieur, et de se rapprocher ainsi du repaire de la Bête Immonde, qui gît tout au fond.

Tout est ici véritablement dantesque. Pour effectuer le voyage de retour, outre que cela tient tout simplement du miracle, il faut être sacré bon poète[8] (Virgile, Dante, etc.)

Une question de politesse

Ne nommer personne, ni parmi les morts (*de mortuis...*), ni parmi les vivants, ce qui serait de toute façon prématuré. On n'est pas là pour jouer à la Justice Distributive. Et le risque de se tromper n'est pas négligeable. Après tout, le Serpent n'étant qu'une des formes de Satan, lui pourrait y être encore, alors qu'Adam et Ève s'en sont fait jeter à coup sûr, et sans prendre de pincettes (considérez que s'ils y étaient restés je n'aurais rien à vous apprendre).

Images

Même celles qu'on voulait comiques s'avèrent en fin de compte sinistres : casino, lupanar. Ne le cherchons pas dans l'obsession du jeu, le dégoût des femmes peintes, la crapule.

Il est ailleurs.

Là où la Parole est morte, là où on passe devant la Parole comme on passe devant une bête morte, dans la hâte, dans la peur.

Notes

[1] Jérôme Carcopino, *César* (p.600)

[2] Platon, *Sophiste*, 262a

[3] Littré, s.v. *écarté*

[4] Jean Rousset, *La littérature de l'âge baroque en France* (p.14)

[5] Notice pour une astrolabe au nom de Shâh Abbâs II, Musée islamique, Jardins de Majorelle, Marrakech

[6] Sur le mode narratif :

Des surprises que réserve *Le Soir*

La lecture d'un quotidien occupe une part non négligeable de la journée du retraité type. Je ne me distinguais qu'en ceci que je passais plus de temps à dépouiller les petites annonces — curieusement, surtout celles qui avaient trait aux emplois vacants — qu'à me régaler de la nécrologie. Un regard tourné vers l'avenir, en somme. Preuve de santé, d'optimisme. Non pas que j'envisageasse jamais d'y donner suite. Je me plaisais seulement à imaginer l'emploi réel qui devait se cacher derrière la façade des mots. Jusqu'au jour où ceci fut jeté en pâture à mon regard, deux minces lignes dans *Le Soir* du vendredi : « On annonce la vacance d'un emploi de jardinier. Se présenter au lieu dit, à l'heure convenue. » Je m'apprêtais à téléphoner à la rédaction du journal pour les rendre conscients de toute la stupidité dont ils faisaient montre en acceptant une telle annonce. Sans parler du danger : à y bien réfléchir, il devait s'agir d'un texte codé, et publier cette annonce, c'était peut-être faire le jeu du grand banditisme. Mais je n'en fis rien — je veux dire que je n'appelai pas. Je me contentai de me rendre au lieu dit, à l'heure convenue.

Je fus reçu par le Patron en personne, sorti tout droit d'une fresque de Piero della Francesca (le vieux qui s'appuie sur sa bêche, dans *La mort d'Adam*). Il me tendit le contrat. Je ne parvenais pas à en déchiffrer le moindre mot. J'entendais seulement la voix du Patron. Les conditions. Il s'agissait, insistait-il, des conditions qui prévalaient avant la chute. La chute de qui, la chute de quoi ? La lumière se fit doucement, comme s'ouvre un éventail à la main d'une courtisane. Les conditions d'avant la Chute, la majuscule s'imposait dans toute sa netteté. J'eus encore le temps de voir ma signature se dessiner au bas du contrat. J'étais engagé.

[7] Prononcer MALOMM, évidemment.

[8] Variantes : sacré 'Bon poète' ; bon poète sacré